

Albert Bensoussan

Des noms ! Des noms !

En général, dans les romans, on ne traduit plus guère noms et prénoms, parce que, loin de l'ethnocentrisme honni, on entend conserver aujourd'hui leur caractère étranger : Miguel ne sera jamais Michel – alors qu'au XVI^e siècle on parlait de « Michel de Cervantès », l'annexant ainsi à la famille française –, et Dolores (forme raccourcie de María de los Dolores) gardera sous le masque ses « douleurs » espagnoles. En revanche, il est des noms créés par l'auteur qui doivent être forcément transposés en français, si le sens l'emporte sur la forme, et c'est plus valable encore pour les surnoms. Qu'il suffise à notre propos de glisser quelques exemples, pour le pur plaisir de ce créateur en second qu'est le passeur ou transporteur de langage, investi du pouvoir du démiurge à appeler et nommer, donc à faire vivre, diversement, ses créatures !

Dans l'éventail de ses « créations », le traducteur, ce « scribe subversif », retiendra la première et la dernière, l'alpha et l'oméga de la nomination, *Trois tristes tigres*, du Cubain Guillermo Cabrera Infante, et *Miracle à Miami*, de la Cubaine – on voit, par là, que les Cubains sont doués pour l'inventivité et la fantaisie – Zoé Valdés. Avec, au milieu, inévitablement, s'agissant d'un hôte majeur, quelques bribes de Mario Vargas Llosa.

Il y a dans le roman du « Tigre des Caraïbes » (osons ce surnom), trois pages de pur délire nominatif que l'auteur intitule « Les pro – et –contre noms » – *Los pro – y – contra nombres* –, ce titre ayant été, sous les yeux du traducteur suant à la table de pin jaune du cabinet d'étuve, ajouté par l'auteur qui, saisi par le flux génésiaque de cette translation à deux voix, n'a pu

s'empêcher de relabourer (ou dit-on réélaborer ?) le texte original : qui en serait surpris ? Julio Cortázar n'en faisait-il pas tout autant par-dessus l'épaule de sa vaillante traductrice, Laure Bataillon ? Frotté à la cervelle du servile grimaud, le cerveau du Créateur ne cesse de crépiter, et donc d'enrichir un texte original, dont la seconde édition sera alors plus longue que la première – les exemples, ailleurs, ne manqueront pas. Et donc, dans ce fragment de *Trois tristes tigres*, lui, *El capitán Achab del Malecón* (osons-le derechef), ce naufrageur de bas de laine et de lettres d'or, se plaît à établir des listes de noms fantaisistes – on en trouvera un autre bel exemple dans son ultime opus, *Le miroir qui parle*, au chapitre intitulé « Listes », interminable catalogue de noms cités, aussi long qu'un générique (si joliment dit en espagnol *Letras de crédito*) – en inventant un répertoire bouffon de danseurs, de musiciens, de journalistes, de philosophes, *et al.*

La stratégie du traducteur a consisté, d'une part, à conserver tel quel, ou à peine francisé, ce qui était parfaitement perceptible pour le lecteur : *Strauss & Strauss & Strauss*, *Dmitri Pumpkin* – pour Dimitri Tiomkin, célèbre musicien de Hollywood –, *Pat Dedeux* – pour « Pas de deux », danseuse imaginaire – *Jerome Kern Jerome* – amalgame du musicien Jerome Kern, qu'on voit dans *Show Boat*, et de l'écrivain Jerome K. Jerome –, ou *Mère d'Alore*, sans commentaire ; d'autre part, à remplacer carrément des noms qui ne disaient rien à l'oreille française par d'autres plus significatifs à l'époque (la traduction date de 1970) :

– d'où des journalistes qui, loin de la version originale recensant, entre autres, « Richard Moby », « Nails Hardener » (Cabrera se moque d'une pub pour les « durcisseurs d'ongle ») ou « Caulme Ishmael » (hommage à Melville, par ailleurs annoncé dans le premier faux-nom : « Call me Ishmael », première phrase de *Moby-Dick*), s'appellent *Françoise J. Rouge* (Françoise Giroud étant alors cataloguée à l'extrême gauche, comme le temps passe !), *D'Ardaniel* (pour Jean Daniel, mousquetaire de la presse), *Ramón Quartier* (en espagnolisant quelque peu le célèbre Raymond Cartier, directeur dans les années 60 de *Paris-Match*, et inventeur du « cartiérisme » ou dénonciation de l'aide dispensieuse au Tiers-Monde), et même *André Chemamah Israel* (pour André Scemama, alors envoyé spécial en Israël, le nom jouant, par ailleurs, sur la prière hébraïque fondamentale, le « Chémah Israël » qui proclame l'unicité de Dieu) – mais, bien sûr, la liste a pris un coup de vieux... ou une valeur historique ;

– d'où des danseurs qui, dans l'esprit du parti pris antisoviétique de l'auteur, s'appellent, ou bien *Alicia Alonso* – russifiant de la sorte Alicia Alonso, danseuse étoile des ballets cubains – et *Ursslanova*, qui fait de toute l'Union Soviétique une danseuse de ballet (rose ?) ; ou bien, en lieu et

place des « nominés » originaux – Berta Lante, Hilda Capo ou Ruth de Loukin-Glass (hommage à Lewis Carroll : *Through the Looking-Glass*) –, ces créations drolatiques : *Vaslav Vijinsky* (amalgame de Vychinski, artisan de la « guerre froide », et du danseur Ninjisky), *Mikhaïl Strogonoff*, qui marie le héros de Jules Verne et la gastronomie russe, et enfin, cerise sur le gâteau, *Boris Méjart* – pour notre Maurice Béjart, slavisé sans le savoir, mais accédant, par là-même à la gloire suprême d’être associé aux ballets russes : c’est un hommage, bien sûr ;

– d’où des musiciens tels que *Igor Stavisky* (confondant le musicien russe et l’homme véreux de l’affaire que l’on sait), *Aaron Coppeliand* (mariant le compositeur américain Aaron Copland et notre ballet de *Coppelia*), *Arrigo Coïto* (glissement pervers de Boïto à Coïto, que Verdi et Méphistophélès nous pardonnent !), ou un *Hector Berliet* (un musicien camion bien de chez nous !), et ces innovations de traduction : *Yehudi Menuheto*, *Luigi Dentzig*, *Arthur Glenn Miller*, *Lou Andreas Salomé von Strauss* ou *Alma Mahler Gropius Werphel*. On notera l’effet cumulatif, proprement cabresque (ou joycien), cette sorte d’entraînement ludique à inventer des noms fantaisistes et des mariages comiques.

– d’où, enfin, des philosophes au nom hellénisé et tout aussi fantaisistes : « Aristocrate » voisinant avec « Aristote Socrate Onassis », « Empendeloque d’Argente » (dans l’original « *Empéinocles del Grajento* – mais le Vésuve a bel et bien recraché, à défaut de pendeloque, la sandale d’Empédocle d’Agrigente) et Unamunos pour *Unamuno*, élevé à la dignité hellénique ; ou des penseurs germanisés : « Martin Honneger » (Heidegger connaissait-il la musique ?), « Ortega und Gasset (Ortega y Gasset suivit bien les cours de Hermann Cohen à Berlin, et c’est aussi un philosophe espagnol si important qu’on feint plaisamment de croire qu’ils étaient deux) ; et pour finir, en saluant l’artiste, « Alain Delonius » (la France a le philosophe qu’elle peut !) ; ajoutons à la liste quelques fantaisies d’un traducteur cartésien et marcusien : *Des Carter et Marxcuse*. Faut-il dire et redire la jubilation du scribe à ce petit jeu ? Avouons-le, Cabrera Infante n’est pas seulement un homme d’esprit, maître de langue et menteur (ou dit-on mentor ?), il est aussi, cohiba et quolibet en bouche, un Groucho Marx de coups bas.

Chez Mario Vargas Llosa, qui n’a pas reçu en partage l’humour dévastateur de G. Ca-in, Esq., le propos d’écriture réaliste, dans l’héritage du XIX^e siècle, interdit de toucher aux noms propres – car il y a toujours chez lui un respect scrupuleux de l’état civil –, mais pas aux surnoms. Ainsi ses fameux *Chiot*s, qui n’ont pas encore accédé à l’âge adulte, et ne se sont donc pas fait un nom, n’existent qu’à travers leur sobriquet : *Choto / Fufu*,

Chingolo / *Ouistiti*, Mañuco / *Marlou* – la transposition française reflète, grosso modo, le contenu sémantique – et, protagoniste principal de cette histoire, Pichulita Cuéllar rendu par *Petit-Zizi Cuéllar*. Certes, on a pu reprocher ce masculin qui, paraît-il, conviendrait mal à l'émasculé du récit, encore que le masculin sied à « eunuque » ; il est vrai que « pichula » en espagnol est féminin et peut fort bien être rendu par l'équivalent français : « quéquette ». Le traducteur ne s'est sans doute pas senti lié par ce raisonnement, d'autant que, compensant son infirmité, l'enfant que le dogue a accidentellement châtré, deviendra immensément grand, balèze et sportif, au point de risquer sa vie dans tous les exercices dangereux... et de finir dans sa décapotable par rouler à l'abîme. Tout compte fait, dans ce groupe de garçons, malgré le handicap de l'un d'eux qui n'est pas encore perçu comme une mutilation ontologique, le masculin a semblé mieux convenir. Et donc ce Zizi, popularisé en France par la chanson de Pierre Perret, « Tout-tout-tout vous saurez tout », qui privilégie l'univers enfantin et innocent sur le machisme adulte et coupable, a remporté la mise.

Que le scribe, subversif ou pas, dise maintenant le bonheur suprême qu'a représenté la traduction de *Miracle à Miami*, de cette Cubaine au front si bombé que la voyant à son étuve et en fièvre créatrice, penchée sur l'écran lumineux, si parfaitement identifiée au démiurge, son scribe-serviteur l'a « nommée » : « tu n'es pas Zoé Valdés, tu es Zozo Balzac ». Romancière, donc, concurrente de l'état civil. Dans « cette apothéose carnavalesque de l'âme cubaine » – pour reprendre la prière d'insérer –, Zoé Valdés fait de la nomination plus qu'un déchaînement ou un débridement verbal, un véritable jeu de massacre. À commencer par Cuba, qui n'apparaît que sous la forme nominale de Cayo Cruz où voisinent la croix du Calvaire et le dépotoir, rendu en français par un *Caillot Cruz* qui, respectant pleinement, certes, la sonorité, introduit, de surcroît, cette blessure saignante de celle qui a dû fuir. On ne peut que transposer en respectant l'intention de l'auteure. Ceux qui ont quitté - ignominieusement – l'Île sont, on le sait, appelés *gusanos* (« vers »), et donc ce roman introduit le personnage de La Gusana, rendu naturellement par *La Vermine*. Quant aux deux protagonistes de l'histoire, Tierno Mesurado et Iris Arco, il fallait d'autant plus en restituer le sens que le premier apparaît nommément comme « tendre » et « mesuré », et la seconde fait bel et bien lever dans le ciel un « arc-en-ciel » de délivrance, d'où en français un *Tendron Mesurat* (on pense, certes, à l'*Adrienne Mesurat* de Julien Green) et une *Iris Arcane*, avec un arrière-plan de mystère et de sortilège qui convient à ce récit de magie et de prodige. Faut-il préciser que dans cet attelage le postillon a, à ses côtés, la maîtresse de malle ? Du côté des comparses, on trouve, comme dans les contes de fées selon Propp, des

agresseurs ou *méchants* et des *auxiliaires magiques*. Zoé Valdés donne toute sa mesure en affublant les premiers de noms archi-codés : Adefesio Mondongo / *Abomino Dégueu* (l'expression espagnole marie la laideur et l'horreur), Falso Universo / *Fausse Univers*, surnommée FU, et en français *Fufu*, Envidio A'Grio / *Pisse Vinaigre*, Nauseabunda Latorta / *Gousse Puante* (lesbienne descendue ?), Facho Berreao / *Facho Furio*, La Maraca Terrorista / *Trique la Terreur*, La Quimera Empanizada / *Baroud en Croûte* et, *last but not least*, s'agissant à l'évidence du maître du Caillot ou du caillou cubain, DoblevedoblevedoblevepuntoHombreProfundamente Bestiapuntocom / www.homo-barbaro.com, appelé aussi La Maruga Quisquillosa / *Roupette la Chatouilleuse*. Et dans cette charrette, on peut ajouter Ricoberta Majomía / *Richeberta Monchou* (aura-t-on reconnu la Nobelle de la Paix ?) et Comay Terceto (tout le monde connaît le film cubain de Wim Wenders) / *L'Empaillé Segundo*. L'esprit de caricature excuse l'irrévérence. Quant aux « *auxiliaires magiques* » il y a, d'abord, pleinement prolixes, La Virgen de los macheteros Santa Rita Capicúa del Caramelo a Quilo / *La Vierge des coupeurs de canne sainte Rita Tête-Bêche du Caramel* (on fait confiance au lecteur pour reconnaître le Carmel cher à sainte Thérèse. Par ailleurs, la traduction avait initialement envisagé un « *Caramel à la Pelle* », mais la retenue dans le débordement l'a emporté). Et les personnages favorables à Iris passent tout autant à la moulinette verbale : Alivia Martirio / *Martyre Espérance*, Apasionada Mía / *Ma'Passiflore*, Amado Tuyo / *Aimé Transit*, Cirilo / *Cyril, l'ange amazonien*, Amotinada Albricias Lévy / *Calamity Lévy* (hommage à la célèbre Calamity Jane du Western), Lánguido Lunito / *Languide Lunule*, Milagros Rubirosa / *Milagro Rubiconde* (le « s » du prénom espagnol est tombé : mais est-ce plus français pour autant ?), son mari Ufano Querella / *Fiero Bataille* et leur fille Clásica, rendue plus lisible sous la forme *Classica Bataille Rubiconde*, sans parler de Crisantemo Culillo / *Chrysanthème Cucuvif* (« *culillo* », littéralement : « *qui ne tient pas en place* », ce qu'on appelle en espagnol « *culo de mal asiento* », mais il fallait à tout prix conserver le diminutif puéril), les jumeaux Ñeco y Mañungo / *Niac et Manioc* (les homozygotes doivent garder une certaine euphonie), et Ronco Silfredo / *Rocco Salsifi*. Quant aux « *Teólogos y diletantes de Zarrapastrusta* », la méchante société secrète, ils deviennent en français les « *Théologiens et les émules de Zarafouchtra* » (que Nietzsche et les Auvergnats nous pardonnent !).

Le jeu est permanent, la caricature excessive, comme il se doit, la truculence partout. Le traducteur s'est pris au jeu des équivalences et des transpositions avec un plaisir extrême, qui est, en définitive, l'état de grâce souhaitable à tous ceux qui prêtent leur voix, en y jouant leur tête, à des textes d'une rare et difficile qualité.